

Amitiés



Dominicaines



APOCALYPSE ?

Bulletin du Laïcat dominicain n° 307

Avril - Mai - Juin 2020

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 307 - *Apocalypse ?*

	Édito	3
Dossier	Le mal-aimé de la Bible	5
	Le temps du silence, dans le ciel et sur la terre	8
	Apocalypse now ?	11
	Un choix décisif	15
	L'agneau devenu berger	19
	La science peut-elle penser l'Eschatologie ?	23
	Actualité : Deus ex machina	27
	Lire : L'Evangile dans la chair	32

Editorial

Cher-es Ami-es,
Chers Frères et Sœurs en St Dominique,

Ces dernières semaines, chacun-e a pu faire l'expérience de la fragilité, celle de notre société sûre d'elle-même, mais aussi celle de notre propre vulnérabilité.

En ce temps du confinement, tout fut comme suspendu ! Il se fit un grand silence... Ce moment d'épreuve, chaos ou tournant décisif, nous avons choisi de le méditer à la lumière de l'Apocalypse. Là aussi, la lutte entre les forces de mort et les forces de vie se dévoile sans cesse. Mais Babylone la grande - symbole des puissances d'oppression - est tombée, le dragon destructeur a été vaincu, le germe d'un monde nouveau est à l'œuvre.

L'auteur écrit sous la dictée d'un fils d'homme, un homme appelé Jésus. Conscient des destructions guettant son peuple, celui-ci s'est levé pour bâtir un royaume de bonté et d'entraide entre tous les hommes. Sa mort physique n'a pas le dernier mot, l'espérance agissante est définitivement la plus forte.

Un agneau doux et humble a été immolé mais il est vivant plus que jamais, c'est un cavalier sabrant l'injustice, un berger nous menant vers une cité nouvelle où « ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ».

Laisserons-nous l'humanité se laisser emporter vers l'illusion de la toute-puissance glaciale d'un être artificiel et hors sol ? Ou tisserons-nous des liens solitaires de plus en plus profonds entre tous les humains et l'univers, comme aimantés par le cœur-à-cœur de Quelqu'un qui nous attend, au-delà de notre temps ?

Puissent ces textes vous inspirer sur la ligne de crête où nous marchons.

Comme il a été impossible de sortir notre revue en mars, nous augmenterons légèrement le nombre de pages cette année, afin de ne léser personne.

Pour le comité de rédaction,
Dominique DE RYCK o.p. et Jean-Pierre BINAME o.p.

APOCALYPSE



D'autres paroles puissantes et justes nous exhortent à tout faire pour que l'ampleur et la dureté de l'adversité solidarisent notre humanité entière dans la décision de changer de paradigme. À tout faire, tous ensemble, pour qu'ait lieu enfin la grande révolution que nous attendons hors de ce système insensé qui détruit tout le vivant, nature et société, qui asservit nos existences et étouffe nos âmes... ce système fou dont la situation folle imposée par un virus est comme l'un des visages les plus grimaçants et menaçants. À tout faire donc pour entreprendre de changer radicalement nos façons d'être, de produire, de consommer, de travailler, de vivre les uns avec les autres et avec la nature.

Abdenmour BIDAR

Le livre de l'Apocalypse n'est pas le livre biblique le plus lu ni le plus médité. Réputé hermétique, il est rempli d'images qui semblent bien loin de la douceur évangélique. Il est cependant, lui aussi, heureuse annonce pour la vie des humains. Régis BURNET, professeur d'exégèse à l'UCL, en a dévoilé le fond de signification dans une série de la web TV dominicaine¹, le rendant d'un actualité saisissante.

C'est parce qu'on a cru, des siècles durant, que ce dernier livre de la Bible était destiné à inspirer la crainte que l'on a finalement associé le mot *apocalypse* avec des catastrophes particulièrement meurtrières. En réalité, en grec, ce mot signifie *dévoilement, révélation* : écrire une apocalypse, c'est mettre au jour ce qui est dans l'obscurité. Cela ne rend pas moins fortes ni inquiétantes les images terrifiantes présentes dans la Bible, mais il s'agit, plus que jamais, de garder au cœur le principe selon lequel les Écritures sont nourriture pour la vie de l'humain. La difficulté se redouble, en effet : il faut pouvoir d'abord décoder les symboles historiquement datés puis, dans un second temps, entendre, dans la matérialité de mots énigmatiques et habités de violence, une annonce de promesse et de bonheur.

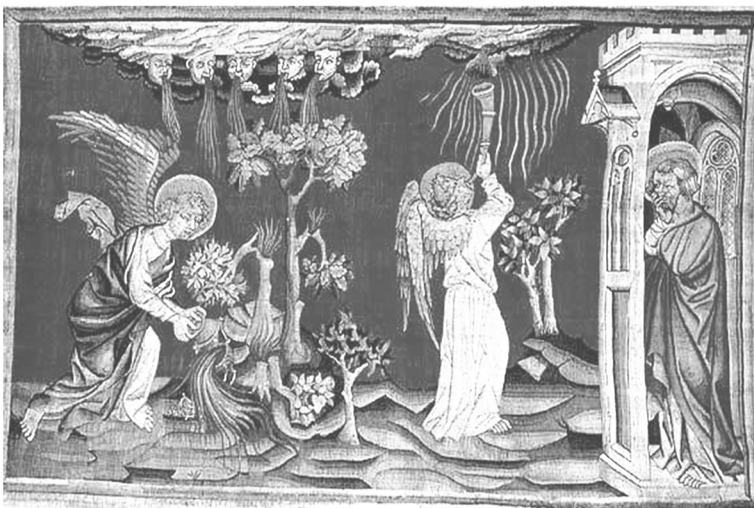
Le thème central du livre de l'Apocalypse, c'est l'énigme du mal - rien de moins. Non le péché entendu comme faute morale, mais le mal en soi, celui qui se profile dès le livre de la Genèse, dans la figure du serpent ; cette part d'ombre et de nuit présente en tout humain, « faille » originelle où s'origine toute violence, toute destruction - les enfants eux-mêmes n'en sont pas exempts. La réflexion présente au cœur du livre de l'Apocalypse interroge ce mal et questionne : quel rapport y a-t-il entre ce que nous percevons du mal et de Dieu ? Cette question, aussi ancienne que la foi, est d'une acuité particulière dans les périodes troublées. C'est pourquoi le livre qui clôt la Bible, une fois dégagé des références strictement historiques, se révèle extraordinairement inspirant en une époque de crise, la nôtre, où les menaces de tous ordres - sanitaire, écologique, sociale, économique, anthropologique - enténébrent l'avenir.

¹ Cet article est une synthèse forcément incomplète de la série de six émissions que l'on peut voir sur la web TV dominicaine : <https://www.dominicains.tv/fr/569-regis-burnet-1>.

Un cavalier - plus trois

"Seul Dieu sait qui est l'auteur de l'Apocalypse", écrivait Origène, père de l'exégèse biblique, au 3^e siècle. Plutôt que d'en attribuer l'écriture à l'évangéliste Jean (tradition tardive), les exégètes contemporains pensent qu'il s'agit d'un prophète itinérant proche des communautés chrétiennes du littoral de l'actuelle Turquie. Se décrivant lui-même comme *"frère, partageant avec [elles] la détresse, la royauté et la persévérance en Jésus"* (Ap 1,9), ce visionnaire de Patmos s'adresse aux communautés de sept églises, sans doute en difficulté puisqu'il les enjoint de se ressaisir, ouvrant leurs yeux aux menaces qui risquent de les détruire. Mettre des mots sur le mal permet d'en prendre conscience et de le combattre.

Et les mots sont puissants, qui font se lever des figures comme les quatre cavaliers. Le cheval rouge, couleur de sang et de violence, est celui de la guerre où l'on *se tue les uns les autres*, comme dans les guerres civiles. Le cheval noir est celui de la justice... injuste, guerre commerciale alimentée d'inflation, famine, tricheries en tous genre. Le cheval blême est celui de la mort et de son cortège d'innombrables victimes. Mais les trois cavaliers du désastre sont précédés du cavalier monté sur un cheval blanc, armé d'un arc, portant une couronne « *et il sortit vainqueur, pour vaincre à nouveau* » (6,2). S'il s'agit bien du Christ, voici la question posée : que fait-il en compagnie des trois autres, porteurs de mort ? C'est comme si l'auteur de l'Apocalypse s'employait à dévoiler toute la hideur du mal... pour donner encore plus de force à l'affirmation de la présence fidèle de Dieu et de son Christ messie.



Enfanter Dieu chaque jour

Le procédé est identique dans l'image de la femme en train d'accoucher, menacée par un terrible dragon (lointain parent du serpent de la Genèse). Ce n'est qu'au 14^e siècle que l'on vit dans cette femme l'image de la vierge Marie. Elle personnifie plutôt l'Église, aux dimensions universelles (lune et soleil), qui enfante le messie. Si le dragon aux sept têtes représente initialement l'empire romain et ses princes, il est, par sa couleur rouge et sa violence, l'archétype de toute destruction qui échoue à vaincre le messie. C'est dire aussi combien Dieu a besoin de son Église pour rendre présente et agissante la Parole incarnée en son fils.

Mais la boucle est désormais bouclée : si, au livre de la Genèse, l'humain cédait aux avances du serpent, au livre de l'Apocalypse, le mal est vaincu et ce sont ces cieux nouveaux, cette terre nouvelle appelés de leurs vœux par les prophètes du Premier Testament qui descend du ciel. Le ciel et la terre se rejoignent, comme dans le Christ, la promesse est accomplie et il n'est même plus besoin de sanctuaire puisque l'humain et Dieu peuvent dialoguer face à face.

Après avoir entendu cette présentation de Régis BURNET, les présupposés disparaissent : ce qui porte le livre de l'Apocalypse, ce n'est donc pas la frayeur et la malédiction, mais bien l'espérance ferme qu'au plus sombre de la nuit, lorsque toutes les formes de violence se déchainent, Dieu est présent, indéfectiblement. Actualiser les anciennes images de l'Apocalypse se fait aisément¹. Pour le croyant, la croyante, pour les communautés chrétiennes, il s'agit néanmoins de faire preuve de lucidité et de courage, de se ressaisir face à la tentation du déni et/ou du découragement. « Mettre Dieu au monde » ne se fait pas sans les douleurs de l'enfantement dont parle aussi St Paul dans sa lettre aux Romains (8,22). Véritable plongée au cœur du mal et de la foi, le livre de l'Apocalypse se dévoile comme une formidable question à nous adressée : croyons-nous, croyons-nous vraiment en notre vocation co-créatrice, pour faire advenir un monde débarrassé des ténèbres ?

Myriam TONUS o.p.

¹ L'article d'Ignace BERTEN en est, dans ce numéro, une riche démonstration.

En ce temps comme au temps de l'écriture de l'Apocalypse, nous éprouvons peur et angoisse pour aujourd'hui et pour demain. Est-ce le temps du « chaos » ou du « kairós » ? Nous avons (re)pris conscience que, contrairement à ce que nous pensions, les sciences et les progrès technologiques ne sont pas toujours tout puissants face à la nouveauté. Comment notre rapport au temps et à l'espace va-t-il structurer nos « a-venir » et nos relations aux autres et à celui que nous appelons Dieu ?

« *Quand l'agneau ouvrit le septième et dernier sceau du livre écrit au-dedans et au-dehors, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure* »
(Ap 8,1)

Et si ce silence du ciel était nécessaire pour vivre, comme exprimé dans l'apocalypse, au-dedans et au-dehors ce moment qui bouleverse en profondeur notre manière d'être et notre rapport aux autres et au monde ? Et si le silence du ciel s'invitait à nous avant la vision et l'écoute – la manducation – du dévoilement de la bonne nouvelle de la venue ? Est-ce aujourd'hui le temps favorable où le silence fécond descendra du ciel et nourrira notre terre ?

Le silence au-dedans et au-dehors de nous-mêmes

Au-dedans de nous-même, en ce temps de pandémie, nous faisons l'expérience, imposée pour le bien commun, d'une atteinte à une certaine forme de liberté, « *je fais ce que je veux, comme je le veux et quand je le veux* ». Ne disons pas trop vite que cette idée de la liberté est celle des autres quand certains chrétiens voulaient à tout prix « leur messe ».

Ce n'est pas la liberté proposée par Jésus-Christ dont parle Paul dans son épître aux Galates : « *nous sommes appelés à la liberté... le fruit de l'esprit, de la liberté, c'est : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi* » (Ga 5,1 et 22) . A condition d'être un choix assumé, le silence intérieur est un terreau favorable à notre bonne santé spirituelle. Il permet à notre liberté de grandir sans cesse et d'emprunter de nou-

veaux chemins. Søren Kierkegaard dit ceci si nous voulons que la parole de Dieu soit entendue : « *La vie et le monde sont gravement malades. Si j'étais médecin et que l'on me demandait mon avis sur les hommes, je répondrais : du silence! Prescrivez-leur du silence* »¹. Ce silence n'a évidemment rien à voir avec le silence de la suffisance, de l'autosuffisance ou du vide intérieur.

Au-dehors de nous-même, dès les premiers jours de confinement, nous avons (re)découvert le silence et le calme autour de nous comme si la nature reprenait tous ses droits ... et nous avons ressenti que cela était bon. Le silence laisse la place à l'autre, il est parfois la seule possibilité de communiquer et d'accompagner quelqu'un dans les moments décisifs de sa vie. Il est ouverture au désir de l'autre .

Peut-être avons-nous ressenti encore plus fort le silence de Dieu. J'aime cette prière confiante de Kierkegaard : « *À Dieu qui parle ou se tait, ne nous laisse jamais oublier, que tu parles aussi quand tu te tais. Donne-nous d'avoir cette confiance, quand nous attendons ta venue, que tu te tais par amour, comme tu parles par amour. Que tu te taises ou que tu parles, tu es toujours le même Père, le même cœur paternel, que tu nous guides par ta voix ou que tu nous élèves par ton silence.* »²

Un silence habité par la volonté du Père nous met en chemin pour que tout homme et toute femme soient respectés dans leur dignité et que nous prenions soin de la création tout entière.

Le dévoilement du temps et de l'espace

L'apparition du covid-19, nouvelle menace pour le genre humain, nous oblige à revoir notre lien à l'espace et toute son importance. N'aspirons-nous pas à retrouver nos proches, nos amis et à sortir de chez nous pour contempler le coquelicot et la salamandre ?

L'obligation de restreindre le nombre de nos relations nous a obligés à restreindre notre espace de vie. Le mot d'ordre, et le mot n'est pas trop fort, fut : « restez chez vous ». Nous l'avons vécu difficilement... certains de manière tragique étant donné leur environnement habituel. Le silence et la solitude imposés à certaines personnes ont clairement fait souffrir, jusqu'à en mourir, des prisonniers, des personnes seules chez elles ou en

¹ Søren KIERKEGAARD, Pour l'auto-examen, 1851.

² Søren KIERKEGAARD cité par Michael LONSDALE. *Et ma bouche dira ta louange*, Editions Philippe Rey, 2013.

institution. Il n'y a pas pire torture que d'isoler un être humain et de lui interdire tout contact et toute parole venant d'autres humains. Les espaces communs sont devenus sources de tension. Les autres que nous croisons sont des ennemis potentiels, nous nous en écartons, nous évitons de les regarder et nous gardons le silence.

En ce même temps, nous avons vu des « soignants », des « prenant soin » restreindre leur espace et leurs liens sociaux pour rejoindre sans bruit l'espace confiné de l'isolée et de l'isolé.

Et si cette pandémie devenait le temps propice, le kairós pour entrer dans un temps de silence sur terre, le temps étant plus important que l'espace ?³

Au niveau des communautés chrétiennes, plutôt que de vouloir, à tout prix, remplir tout l'espace, le posséder, de vouloir tout contrôler et maîtriser, de bétonner tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmations cléricales, il nous faut aujourd'hui entrer dans une nouvelle dynamique de « chercheurs de Dieu », en commençant par se donner le temps du silence, capable de voir et d'entendre le dévoilement de l'inouï de la présence et de l'amour de Dieu.

Et si, pour les fraternités dominicaines, le temps du silence nous permettait de mieux voir, de mieux entendre ces paroles de l'Apocalypse : « *Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle* » (Ap 21,1) ? Et si le temps du silence vivifiait notre prédication ?

³ C'est ce principe qui guide le pape François dans les encycliques *Laudato si* (n° 178) et *La joie de l'Évangile* (n° 22-225).

Alain LETIER o.p.

Le langage de l'Apocalypse est difficile. Nous ne comprenons pas ses images souvent effrayantes. Dans l'Ancien Testament, une expression revient de nombreuses fois : l'épée, la famine et la peste. Le contexte est celui d'une action d'un Dieu punisseur. L'Apocalypse reprend cette expression (6,8). Quelques illuminés et des chrétiens appartenant à des groupes évangéliques fondamentalistes ont interprété cette pandémie du coronavirus comme une punition divine en raison de l'immoralité de notre société.

Parmi les images du livre, il y a le grand et terrible dragon qui écrase tout. Ce dragon est le symbole de l'Empire idolâtre, Rome, système d'oppression et d'exploitation, dont les richesses sont acquises sur le dos des peuples. Rome est aussi signifiée par Babylone, souvenir de l'empire oppresseur d'autrefois. À six reprises, il est dit que Babylone la Grande est tombée : malgré ses apparences de puissance, ce système est fragile, il s'écroulera. Le visionnaire avertit cependant : ce n'est pas pour tout de suite. Il faut tenir et résister dans la foi et la fidélité, soutenu par l'espérance et la confiance en Dieu, même si en attendant nombre de fidèles seront victimes de la violence...



Et nous aujourd'hui ? L'explosion du coronavirus dit la fragilité du système mondial. Des centaines de milliers de morts, la majeure partie de l'économie productive et des services paralysés. Signe de ce qu'il faut radicalement transformer le système production-consommation mondial qui nous conduit dans une impasse : destruction de l'environnement et des ressources naturelles, déséquilibre climatique...

Et maintenant, un vrai commencement d'un monde différent, d'autres rapports sociaux d'autres rapports à la nature, d'autres manières de vivre ensemble ? Ou relance de la machine économique, avec tous les nouveaux dégâts s'ajoutant aux autres, en termes de faillites, destruction d'emplois, pauvretés aggravées et nouvelles, d'inégalités davantage creusées ? Certes on peut espérer, mais il n'y a pas lieu d'être très optimistes.

Alors quel est le message ? Résister. Autant que faire se peut, à titre personnel et interrelationnel et associatif, anticiper modestement dans la pratique sociale, dans les modes de vie le monde autre espéré, sans garanties de résultat à vue humaine. Espérer. Oser croire que malgré les menaces si lourdes, un autre avenir reste possible... Oser croire que Dieu nous accompagne et ne cessera de nous accompagner dans l'épreuve.

Une parabole

L'Apocalypse s'inspire d'Ézéchiël : visions de jugement et de menaces contre les puissances ennemies d'Israël, mais aussi contre l'infidélité d'Israël lui-même. C'est l'ordre du monde qui est vicié et qui engendre la violence, et Israël lui-même est contaminé. Mais le prophète annonce que les germes d'un monde nouveau sont déjà à l'œuvre. Au cours d'un week-end consacré à la lecture de quelques textes prophétiques, j'ai proposé une actualisation d'Ézéchiël. Il me semble que cela peut encore parler aujourd'hui.

Je vois s'étendre sur la surface de la terre
les multiples bras d'une immense machine.
Elle construit et détruit,
elle produit et elle amasse ;
elle déracine des populations entières
et les entasse dans des banlieues immondes ;
elle enchaîne et réduit en esclavage

des masses de gens.
Elle porte d'innombrables cadrans et écrans de contrôle
et de nombreux leviers de commande dispersés.
Elle est constamment alimentée par des rêves de puissance
et de profits toujours plus grands.
On la croyait intelligente :
elle a multiplié ses propres rouages,
complexifié ses mécanismes,
étendu plus loin ses bras.
Et les commandes répondent de moins en moins,
la machine ne tourne plus rond ;
par endroits elle fume et s'échauffe,
en d'autres, elle explose.
Et parfois la pression monte
au point que tout pourrait éclater.
Et de partout, montent les cris d'immenses souffrances
que le fracas de la machine n'arrive pas à étouffer.
On me dit :
Tu vois cette machine ? Entends-tu ces cris ?
Et je dis :
Oui, je vois et j'entends.
Alors, écoute :
Cette machine, ce sont des hommes et des femmes qui l'ont faite,
et chacun, à la mesure de son pouvoir,
y a investi ses rêves de puissance et de grandeur,
sa soif d'enrichissement,
son désir de passer avant les autres.
Mais cette machine est devenue folle,
les humains en ont perdu le contrôle,
et il arrive qu'ils en perdent eux-mêmes la tête.
Ils ont lancé la terre dans une course folle à la mort.
Et je dis :
Alors, est-ce bientôt la fin ?
la mort de tous au bout du chemin ?
On me dit :
Il y a quelqu'un qui n'a pas perdu espoir.
Il voit déjà germer un monde nouveau



dans les liens d'humbles solidarités qui se tissent,
dans l'attention quotidienne à tous les appels à la vie.
Il se réjouit de la fécondité, de la fraternité et de la tendresse.
Il croit que l'humanité est capable d'autre chose
et vaut mieux que tout cela.
Il met sa confiance en ceux qui refusent de désespérer,
et qui brisent les chaînes de la fatalité,
et tendent la main pour faire route avec d'autres,
en se laissant guider par l'étoile de la foi et de l'espérance.
Alors répondras-tu à son espoir et à sa confiance ?

Fr. Ignace BERTEN o.p.

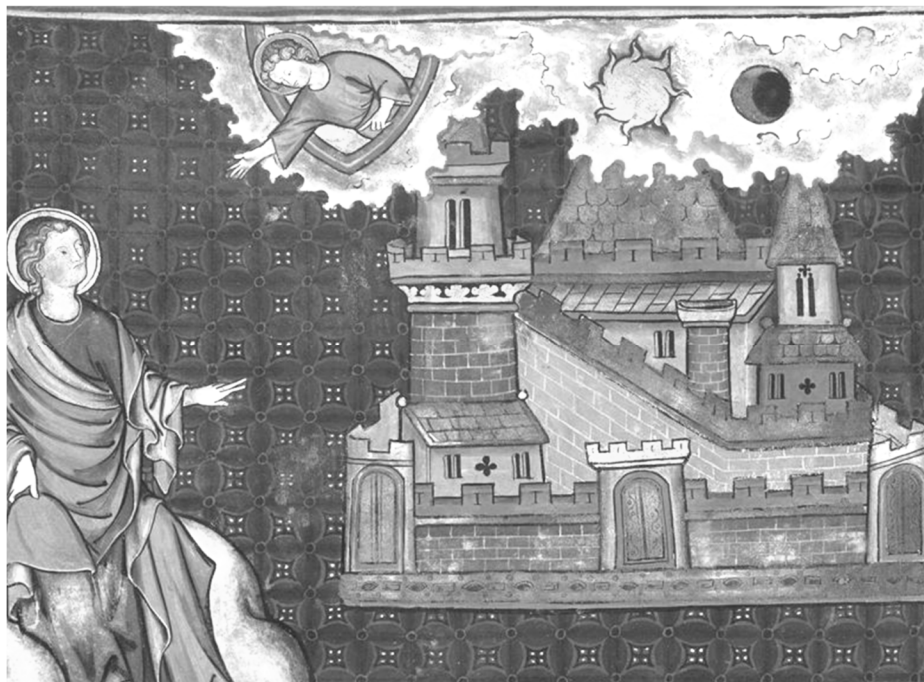
Dans un récit codé, le texte de l'Apocalypse cherche à nous imprégner de l'espérance agissante qui a traversé de façon inouïe la vie de Jésus. Pour Albert Nolan¹, la situation critique qui est la nôtre aujourd'hui invite à la redécouvrir, peut-être avec un regard neuf.

Il y a presque 2000 ans, en Palestine occupée, deux hommes hors du commun annonçaient un cataclysme imminent. L'un s'appelait Jean, l'autre Jésus. Dans cette région agitée par les rébellions, Jean mettait en garde contre la venue d'un enfer sur terre : « *La balle, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas* ». Indigné, il fustigeait les foules, appelant chacun à la conversion : « *Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas; si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de même... Ne faites ni violence ni tort à personne, et contentez-vous de votre solde.* »

Jésus devint disciple de Jean qui le baptise : un souffle, doux comme une colombe, se pose sur sa tête et il est bouleversé, transformé par une puissance de vie et de bonté dont il se sent aimé comme un fils et qu'il appelle Père.

Il quitte alors le Jourdain pour rencontrer ceux qui sont écrasés par la pauvreté et la précarité, les infirmes et les malades, les possédés à l'esprit détraqué, les déviants broyés par la culpabilité, tous ceux qu'on regarde de haut ou opprime. Il s'en approche avec sollicitude et les contamine du don inespéré de se relever. Ces gens qui ne valent rien, ces « brebis égarées » découvrent le bonheur d'être pleinement accueillis, de s'ouvrir à une puissance au-delà d'eux-mêmes. Jésus leur répète inlassablement cette bonne nouvelle: tout est possible à qui a la foi. Cette foi n'est pas une croyance, c'est une décision !

Cf. Albert NOLAN (o.p.), *Jésus avant le christianisme - L'évangile de la libération*, Ed. Vie ouvrière (1979) et Cerf (1995) (épuisé, disponible en occasion) et *Suivre Jésus aujourd'hui*, Ed. Novalis Cerf (2009).



Les "larmes aux yeux", Jésus pressent lui aussi une spirale de violence destructrice: « *Oui, pour toi des jours vont venir où tes ennemis établiront contre toi des ouvrages de siège... Ils t'écraseront toi et tes enfants au milieu de toi; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre* »¹. Des souffrances encore plus grandes menacent donc le peuple et cela décuple sa compassion.

Mettre en place un nouveau royaume

Jean prophétisait le jugement de Dieu, Jésus prophétise le salut de Dieu. Il n'a de cesse d'éveiller à la foi dans un royaume nouveau. Ce qu'il trouve urgent de construire, jusque dans le cœur de chacun, c'est une

¹ De telles paroles ont souvent été négligées. Pourtant, dit Nolan à la suite de plusieurs exégètes, des indices montrent qu'elles émanent bien de Jésus : elles suivent le modèle des écrits relatant la chute de Jérusalem en 586 av. J-C, elles ne contiennent pas d'allusion concrète à ce qui s'est passé lors de la destruction de Jérusalem dans un bain de sang en l'an 70, etc.

autre organisation sociale, insiste Nolan. C'est un monde de service, de solidarité universelle - dépassant la famille ou le clan -, où chacun, quel qu'il soit, est digne d'un respect infini, fût-il un ennemi. Bref, un monde où la bonté règne et le bien triomphe, pour le bonheur des écrasés et des affligés. A l'instar de la graine minuscule qui deviendra un arbre immense, un tel royaume est déjà à l'œuvre et il est un vrai miracle.

Pour Jésus, rappelle Nolan, l'empire romain n'est pas seul à écraser le peuple d'Israël. Il y a aussi les grands propriétaires, les chefs religieux tirant profit du Temple, sans oublier les pharisiens, des hommes pieux mais dont les innombrables préceptes sont un fardeau impossible à porter. Jésus ne craint pas de les mettre en question : pas de compromis possible avec l'obsession de l'argent, de la considération sociale et du prestige, d'une pureté extérieure servant à acheter son salut personnel. Son royaume est un vin nouveau qu'on ne peut mettre dans de vieilles outres ! C'est Israël lui-même qu'il faut d'abord transformer.

La suite est connue également. On rêve qu'il soit le Messie, un roi délivrant de l'emprise étrangère et de l'injustice. Mais lucide et radical, Jésus résiste sans cesse à cette tentation et ce piège : changer de pouvoir ne suffit pas. Un beau jour, c'est le juteux trafic dans la cour du Temple qu'il va violemment contester. Désormais, sa réputation est faite et le pouvoir établi a scellé son sort. Il doit vivre comme un clandestin et partager la souffrance des opprimés ; une mort violente le guette, comme les autres prophètes.

C'est alors qu'il choisit de poursuivre, fût-ce au risque de sa vie. Par service à l'humanité, précise Nolan : il n'y a pas d'autre issue pour sauver de la catastrophe et faire advenir le royaume. Il ne refuse plus d'affronter la mort physique: « *L'homme qui sauve sa vie la perdra, celui qui perd sa vie la sauve* », « *Si le grain ne meurt...* ». Pour Nolan, Jésus est habité par l'expérience de ne faire qu'un avec celui qu'il appelle Père, de ne faire qu'un avec lui-même et avec chaque frère et sœur en humanité mais aussi avec l'univers entier. Cette union dépasse notre temps et notre espace, ose-
rions-nous dire, son souffle est parmi nous.

Aujourd'hui, la liberté, l'humanité et la planète sont menacées de destruction par le mythe d'une technologie et d'un individu qui se posent en



maîtres absolus. Tout comme elles peuvent être sauvées par la conscience grandissante d'une égalité entre tous, hommes et femmes, et même entre humains et autres êtres vivants, dans une solidarité fondamentale entre l'homme et la nature.

À nous de choisir entre la vie ou la mort !

Jean-Pierre BINAME o.p.

Loin d'être le déroulé d'une série de catastrophes ou l'annonce codée d'évènements à venir, le livre de l'Apocalypse est le dévoilement de la présence de Jésus-Christ en nous et parmi nous. Il constitue un appel, toujours actuel, à la sainteté...

Peu lu dans nos assemblées, le livre de l'Apocalypse inquiète et déroute. Par un biais puissant de l'esprit humain, qui fait ralentir les automobilistes devant un accident ou accourir le voisinage comme au spectacle lors d'un incendie, on en retient surtout des images de dévastation et de mort. On en oublie la salutation initiale : « *Grâce à vous et paix* » (Ap 1,4) et on oblitère la descente de la Jérusalem céleste, la réconciliation finale et la promesse de Jésus : « *Je viens vite* ». Pourtant, l'Apocalypse suppose la crise de la croix - mais résolue. La croix débouche sur la vie et l'espérance en faveur de l'humanité. Le dernier recueil du Nouveau Testament dit la résurrection à l'œuvre dans l'histoire. Il ne laisse pas le monde en état de crise permanente mais proclame au contraire que toute crise peut être assumée dans une logique de résurrection.

Une expression poétique de la Vie

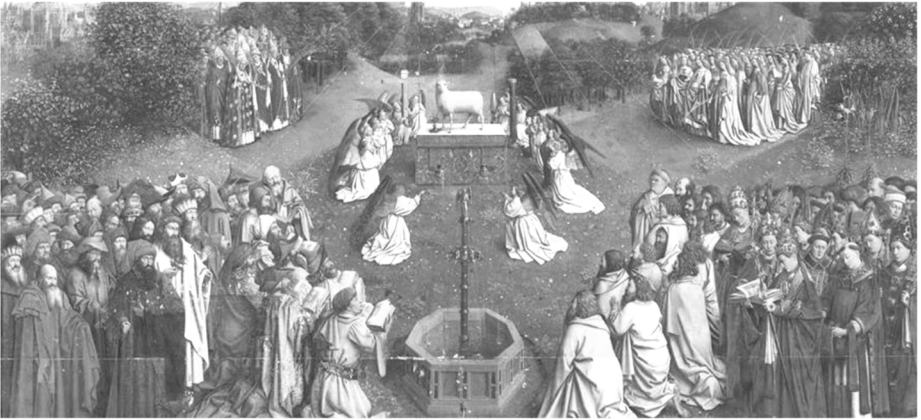
Pour exprimer la réalité de Dieu, les mots étant toujours insuffisants, l'auteur procède par images qui essayent de nous la suggérer. Il puise dans le réservoir incomparable d'expressions et de symboles qui viennent du Premier Testament. À nous de les décrypter pour rentrer dans cette œuvre totale qui nous propose de « voir la voix » et d'« entendre la vision ». Le mystère de Dieu n'est pas une réalité qu'on ne connaîtra jamais mais bien une présence qu'on n'aura jamais fini d'éprouver et de goûter. Pour l'expliquer, il faut entrer dans le référentiel culturel des Hébreux. Comme l'écrivait Saint Augustin : « Le Nouveau Testament s'éclaire à la lumière de l'Ancien ».

Qui donc est Dieu ?

Dans la Bible, les noms sont importants parce qu'ils révèlent l'identité et la vocation d'une personne, de telle sorte qu'un nom nouveau indiquera une nouvelle destinée et une nouvelle mission. Le Nom de Dieu exprime sa présence active et son profond mystère. Dès le prologue, il se présente : « *Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga [...] : Celui qui est et Celui qui était et Celui qui vient, le Souverain-de-tout* » (Ap 1,1-8). Tout au long des 22 chapitres du livre, une série impressionnante de titres et de qualificatifs vont être attribués à Jésus-Christ. Chacun exprime quelque chose de ce qu'il est en train d'accomplir dans l'histoire de l'humanité. De lui, Jean dit d'abord qu'il est « *le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts, le prince des rois de la terre* » (Ap 1,5) avant de le désigner par l'expression attribuée à Dieu lui-même : « *Je suis le Premier et le Dernier* » (Ap 1,17). On le découvre également ange puissant lorsqu'il révèle au visionnaire le dessein de Dieu et qu'il l'investit de la mission de divulguer la révélation : le personnage, ceinturé d'or, apparaît au centre d'un cercle de chandeliers représentant les églises. C'est là que l'on peut rencontrer le Christ, dans un espace liturgique où ses yeux lumineux peuvent éclairer la réalité. Il y dispense ses mises en garde contre ceux qui s'appuient sur leurs richesses et leur bonne réputation ou qui perdent leur ardeur, ainsi que ses encouragements à ceux qui ont gardé sa Parole. Jean invite les chrétiens à avoir une attitude prophétique et à ne pas se livrer à des pratiques qui ne sont pas dignes du Christ. Nul accommodement n'est possible avec des cultes païens ou l'idolâtrie. Le chrétien reçoit son identité non des autres, mais de Dieu : « *Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : À celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc ; et sur ce caillou est écrit un nom nouveau, que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit* » (Ap 2,17). On rencontre également le Messie cavalier sur un cheval blanc : il vient juger et combattre avec justice.

L'Agneau... immolé mais debout !

Cependant le titre le plus fameux, caractéristique de ce livre puisqu'il y apparaît 28 fois tout au long des chapitres, est celui de l'Agneau. C'est sous de tels traits que le Christ Ressuscité nous est présenté, avec constance, dans l'Apocalypse : il est égorgé et immolé mais il est vivant et



debout ! C'est lui qui mène le grand combat messianique, qui va libérer les croyants en Jésus-Christ et remporter la victoire avec la force reconnue à un lion (Ap 5,5). Sa colère manifeste la préoccupation de Dieu face à la violence des hommes. Métaphore pascalle, l'Agneau vainqueur est le maître de l'histoire, dont il donne le sens dernier en ouvrant les sept sceaux : *« Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera point, ni aucune chaleur. Car l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. Et quand il ouvrit le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. »* (Ap 7,16-8,1). Il appelle tous les humains à *« le suivre partout où il va »* (14,4), jusqu'au jour tant attendu de ses noces (Ap 1,7-9).

Dominique DE RYCK o.p.

Alors j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et, de mer, il n'y en a plus.

Et la Ville sainte, la Jérusalem nouvelle, je l'ai vue qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête pour les noces, comme une épouse parée pour son mari.

Et j'entendis une voix forte qui venait du Trône. Elle disait : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu.

Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur : ce qui était en premier s'en est allé. »

Alors celui qui siégeait sur le Trône déclara : « Voici que je fais toutes choses nouvelles. »

[...]

Dans la ville, je n'ai pas vu de sanctuaire, car son sanctuaire, c'est le Seigneur Dieu, Souverain de l'univers, et l'Agneau.

Ap 21 1-5a ; 22

Penser la fin du monde : cette proposition, inimaginable il y a à peine 50 ans, fait aujourd'hui son chemin, portée par les incertitudes croissantes face à l'avenir de la planète et au devenir humain. Dans la foi, on parle de "fins dernières" ou d'eschatologie avec, en toile de fond, le retour du Christ. Scientifique et laïc dominicain, Dominique LAMBERT questionne un double registre.

Si l'on fait aujourd'hui un tour d'horizon des sciences et des technologies, on peut essayer de se faire une idée de la manière dont elles envisagent le futur de notre univers. Au dix-neuvième siècle, la formulation de la seconde loi de la thermodynamique fut pour beaucoup un choc. Cette loi prescrit qu'un système isolé (l'univers en totalité, par exemple) évolue irréversiblement vers des états de plus en plus désordonnés. Le destin *physique* global de l'univers ne peut donc être qu'une sorte de « mort » ultime dans un désordre homogène et froid ! Cette perspective a fait peur aux croyants, qui voyaient là un scénario peu compatible avec l'eschatologie, mais aussi aux non-croyants qui réalisaient que l'image de l'univers n'était pas éternellement la même, comme l'aurait voulu un certain matérialisme. La cosmologie physique inaugurée par Einstein (1917), Friedmann (1922-24) et Lemaître (1927-1931), ne va pas améliorer les choses ! Celle-ci permet de décrire l'univers en totalité comme un objet de science et d'en caractériser, à partir de données observables à notre échelle, le « commencement naturel » (*Big Bang*, s'il existe !) et la « fin physique ». Aujourd'hui, la cosmologie décrit cette dernière sous la forme de scénarios déterminés par l'effet conjugué de la gravitation (qui tend à rapprocher les particules de matière) et de l'« énergie sombre » (qui tend, à grande échelle, à éloigner, voire à disloquer les structures : galaxies, amas et super-amas de galaxies). On pourrait ainsi avoir un « grand refroidissement » (« *Big Chill* ») de l'univers avec un éloignement exponentiel des structures (mais sans que les galaxies ne se disloquent !). C'est l'histoire de l'univers qui satisfait le mieux aux observations les plus récentes.

Mais nous pourrions également avoir une évolution de l'univers tellement accélérée que toutes les structures (galaxies, système solaire mais aussi atomes !) se disloqueraient dans un « grand déchirement » (« *Big Rip* »). A moins que la densité d'énergie sombre diminuant et la matière attractive reprenant le dessus, l'univers ne finisse par un « *Big Crunch* », un « grand effondrement », le monde phy-

sique retournant à un état similaire à celui du *Big Bang* (pour repartir, peut-être, comme avant, renaissant de ses cendres, à la manière du Phénix ?) Il est important de réaliser en passant, que la majorité des scénarios cosmologiques, dont celui qui a aujourd'hui la préférence des physiciens, ne prévoient pas une fin *du* temps. L'univers se refroidit, il se disloque, mais le temps dans ces modèles continue à courir à l'infini ! Mais, il faut bien avouer que ces scénarios ne nous concernent que peu ! En effet, bien avant ces états moribonds de l'univers, le système solaire aura disparu et peut-être, avant cela, la folie humaine aura rendu le monde inhabitable. La science peut aussi penser ce que serait la fin de notre monde sous la forme d'une catastrophe nucléaire, d'une pollution ou d'une contamination extrême de l'environnement ou d'une extinction de l'humanité par des maladies, des changements climatiques ou des modifications de la protection magnétique de la Terre contre les particules cosmiques de haute intensité.

Penser le futur de l'humain

La technologie va peut-être plus loin en ne se contentant pas de vouloir décrire la fin, mais en voulant la construire de toute pièce. On imagine des fins du monde par échappées vers d'autres galaxies ou par téléportations de nos intelligences, se réinstallant sur d'autres supports ! On imagine aussi une transformation de l'humanité de plus en plus robotisée. La technologie alimente les fantasmes « trans- » et « post-humanistes ». Mais ceci relève soit de la pure fiction ou d'une négation de l'humain : on cherche le futur de l'humain dans des états de plus en plus déshumanisés, désincarnés. N'y aurait-il pas une autre manière de penser le futur de l'humain sans le renier, ni dénigrer ce que les sciences nous apportent ? N'y aurait-il pas une autre voie qui, partant des sciences, ne se perdrait pas dans la froideur d'un futur désordonné ou dans les fictions d'un être artificialisé, transplanté hors du sol biologique et qui ne serait plus que la caricature lointaine de l'humain ?

Il est peut-être intéressant de relire Pierre Teilhard de Chardin, géologue, paléontologue et aussi jésuite. Ce dernier avait eu l'idée de prendre comme balise signifiante de l'histoire de l'univers et de son devenir, la croissance corrélatrice que l'on observe dans le vivant entre la complexité et la conscience. Ce qu'il faut suivre, pour appréhender un sens de l'univers, ce ne sont pas, pour Teilhard, les galaxies qui s'éloignent et se perdent dans la nuit froide d'un monde disloqué, c'est bien plutôt ce qui monte et converge dans la fragile histoire du vivant, au travers de l'apparition progressive de systèmes capables de se représenter eux-mêmes, de se réfléchir. Phénomène local insignifiant ? Non ! Pour Teilhard, l'émergence de la conscience révèle quelque chose qui était déjà en germe dans la trame de l'*espace-temps-matière*, dans le « dedans » d'un monde qui est inséparablement matière et esprit et qui se fait par unification croissante de

ses composants. La matière est puissance de vie et la vie puissance d'esprit ! Dès que l'humain apparaît, les sociétés qu'il forme s'organisent et se complexifient en des réseaux intriqués. Les humains se rapprochent, se resserrent, s'unissent et interagissent par des moyens de plus en plus sophistiqués de communication.

Leur évolution n'est plus essentiellement biologique mais culturelle, sociale, technologique, spirituelle. Bien entendu les interactions fortes entre humains présentent des risques (conflits, transmission de virus biologiques ou informatiques !) mais c'est bien en se laissant entraîner par la logique d'une évolution qui unit les êtres que s'appréhende, pour Teilhard, la question du destin profond de notre monde. Juste après avoir écrit son célèbre *Phénomène Humain*, au début de la seconde guerre mondiale, il dit : « *Ce n'est pas d'un tête-à-tête, ni d'un corps-à-corps : c'est d'un cœur-à-cœur dont nous avons besoin* ». Et il ajoute : « *plus je scrute la question fondamentale de l'avenir de la Terre, plus je crois apercevoir que le principe générateur de son unification n'est finalement à chercher, ni dans une contemplation d'une même Vérité, ni dans le seul désir suscité par Quelque chose, mais dans l'attrait commun exercé par Quelqu'un* ». Ce n'est pas dans les brumes passées d'un commencement *naturel* ou dans les soubresauts d'une fin *thermodynamique* qui se dérobe à l'infini dans le futur que l'on pourra espérer percevoir clairement quelque chose du sens ultime du monde. C'est bien plutôt, en suivant la piste fragile du vivant et du phénomène humain, ouvrant, notre regard à ce que recèlent et révèlent ces expériences profondes d'union entre les personnes et les peuples, dans l'espérance de ce *Quelqu'un*, qu'appellent les derniers versets de l'Apocalypse (Ap 22, 20).

Dominique LAMBERT o.p.



*L*a crise sanitaire est enchâssée dans ce qui n'est pas une crise — toujours passagère — mais une mutation écologique durable et irréversible. Si nous avons de bonne chance de « sortir » de la première, nous n'en avons aucune de « sortir » de la seconde. Les deux situations ne sont pas à la même échelle, mais il est très éclairant de les articuler l'une sur l'autre. En tout cas, ce serait dommage de ne pas se servir de la crise sanitaire pour découvrir d'autres moyens d'entrer dans la mutation écologique autrement qu'à l'aveugle.

Bruno LATOUR, philosophe et sociologue

*D*ans la chapelle Sixtine, le doigt de Dieu touche celui d'Adam pour l'amener à la vie. Nous sommes tous les mains du Dieu qui donne vie lorsque nous touchons les autres avec gentillesse et respect. Le toucher est la nourriture de notre humanité.

Timothy RADCLIFFE, o.p.

*N*os églises vont ouvrir bientôt leurs portes : il est temps d'y faire encore un peu de ménage. De nous mettre au clair, surtout, quant à la conception que nous nous faisons de leur finalité, c'est-à-dire de l'Eucharistie que nous y célébrons. Nos églises vont-elles ouvrir seulement pour un entre-soi confortable, pour des cérémonies où le rituel distrait du spirituel (...) ou bien vont-elles s'ouvrir pour un questionnement et un approfondissement de nos énoncés traditionnels, pour une interprétation savoureuse de la Parole de Dieu loin de toute réduction moralisante, pour une ouverture efficace aux détresses sociales, pour une perméabilité réelle aux inquiétudes, aux doutes, aux débats des hommes et des femmes de ce temps, en un mot pour la révolution eucharistique ?

François CASSINGENA, moine à Ligugé

Pendant le temps de confinement, on a pu voir se multiplier les initiatives destinées à permettre aux communautés chrétiennes de continuer à vivre leur foi et à pallier les rassemblements interdits. Facebook, YouTube, Instagram : les réseaux sociaux ont été largement sollicités ! Dominique COLLIN a publié, sur le site de la revue "Études", une réflexion critique à propos de cette médiation quelquefois surprenante.

Le *topos* théâtral « Deus ex machina », « Dieu descendu à l'aide d'une machine », se disait pour signaler l'arrivée totalement inattendue d'un artifice de machinerie qui permettait le dénouement d'une pièce.

Chaque drame, comme celui que cause l'épidémie de Covid-19, fait obligation au christianisme d'apporter sa réponse à la question « Où est Dieu ? » Une réponse qui, naturellement, va de l'absence (« Dieu n'a rien à voir avec une épidémie ») à la sur-présence (« C'est un châtiment providentiel ») et qui pourrait déboucher sur cette autre question, dont l'enjeu est plus décisif encore : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore la foi ? » (Mc 4, 40). Mais ce n'est pas cette question qui semble préoccuper les gens d'Église mais celle-ci : *comment fonctionner à tout prix ?* Or, comme l'a relevé Baudrillard, c'est la passion de la machine de vouloir fonctionner à tout prix, passion mécanique à laquelle se joint « la fascination de l'opérateur pour cette possibilité de fonctionnement »¹. Et c'est pourquoi il peut être utile de réfléchir à ce que va devenir l'Église d'après l'épidémie en prenant à la lettre l'expression « deus ex machina », dieu hissé (issu ?) d'une machine. S'il appartient à la liberté gracieuse du *deus* d'arriver sans *machina*, alors il nous faut inventer un christianisme sans « machinerie » ni artifices si l'on ne veut pas confondre la grâce avec la *technique qui la représente*.

¹ Jean BAUDRILLARD, *Écran total*, Paris, Galilée, 1997, p. 201.

Parmi les caractéristiques des « produits mécaniques », Baudrillard repère celle de la « redondance ». Et c'est bien cette abondance redondante qui frappe aujourd'hui : au fur et à mesure que se prolonge le confinement, s'allonge le catalogue des messes, prières, récitation de chapelet « Zoom » ou « Facebook », produits religieux auxquels s'ajoutent, puisqu'il est dans la nature de la technique de tirer à elle tout le réel, même le plus bêtement dévot, des bénédictions du Saint-Sacrement ou d'eau bénite transmises depuis les toits, voire d'hélicoptères (exemples « édifiants » du « deus ex machina » théâtral).

Mais d'où vient cette fascination religieuse pour les « produits mécaniques » au point que nombreux sont les clercs à se féliciter de la « grande inventivité » déployée sur les réseaux sociaux ? (Le pape François a été plus inspiré d'inviter les chrétiens à la « créativité de l'amour ».) Pour au moins deux raisons, dont la première est pragmatique. Dans son dernier ouvrage, Jean-Luc Nancy montre que la chrétienté poursuit à sa manière le modèle de l'empire romain qui s'était construit comme une *entreprise* par le truchement de la domination, de la richesse et de la technique.¹

Or, maintenant que le christianisme (la « firme Jésus-Christ », comme Kierkegaard l'avait férocelement rebaptisé) est, du moins en Occident déchristianisé, dépossédé de sa domination (la « cure collective » d'une épidémie est définitivement passée des prêtres aux épidémiologistes et au corps médical) et de sa richesse (l'épidémie ne faisant pas les affaires du denier de l'Église), il lui reste la *technique*. Bien que le confinement la contraint à une sorte de « chômage technique » insupportable, l'Église trouve, grâce aux artifices de la technique, les moyens d'assurer une *maintenance* sans faille et sans interruption (c'est-à-dire sans *tempus clausum*², qui est le temps rond offert au silence, le temps lent de la patience, qui ne peut être ni abrogé ni abrégé). Elle se filme et restitue son image (et elle se montre sans fard comme on pensait ne plus la voir, blanche, mâle et sacerdotale). Ce qui entraîne l'Église, plus que jamais, à

¹ Voir Jean-Luc NANCY, *La peau fragile du monde*, Paris, Galilée, 2020.

² On désignait ainsi, dans la liturgie, les temps de pénitence de l'avent et du carême.



apparaître comme « l'esprit d'un monde sans esprit » (Marx). Autrement dit, c'est comme une *revenante* qu'elle se montre sur nos écrans (le « génie » romain du catholicisme, c'est sa capacité *machinale* à revenir quand on le croit fini, pensez aux artifices déployés par le baroque de la Contre-Réforme).

Mais il y a une autre raison, plus fondamentale encore et qui tient à la proximité entre la croyance et l'artifice. En effet, l'image produite par la « machine » « convertit en puissance ce qui n'était que possibilité »¹. Autrement dit, et pour faire simple, la technique fait l'économie de la foi (il n'y a de foi qu'au possible) pour la convertir en image puissante, un pur *signal* efficace. Elle répond ainsi à la demande religieuse qui réclame « un signe venant du ciel », et c'est encore mieux si le « ciel » désigne l'écran et si le « signe » dispense de croire. En produisant une pieuse « machinerie » (où la foi est remplacée par un automatisme), la technique crée une *magie théâtrale* (une mise en scène plutôt que la déprise de la Cène. C'est en cela que la technique fait désormais fonction de *providence*

¹ Gilles DELEUZE, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 203.

efficace (elle *pré-voit* notre demande de signe). Conséquence ? Toujours Deleuze : « Le *mouvement automatique* fait lever en nous un *automate spirituel*, qui réagit à son tour sur lui. »¹

Voulons-nous une Église d' « automates spirituels » ? Dans l'Évangile, Jésus refuse tout « deus ex machina » : « il ne sera pas donné de signe à cette génération » (Mc 8, 12). Autrement dit, Jésus refuse tout signe qui ne serait pas offert au discernement et à l'intelligence, offrant à chacun la liberté de vivre l'absence d'automatisme dans l'angoisse ou la confiance, l'opacité ou la clairvoyance : « Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? » (Mc 8, 17) Car la technique, aussi utile soit-elle, est incapable de donner des « yeux pour voir » et des « oreilles pour entendre ». « Mais toi, quand tu veux prier, confine-toi dans ta chambre la plus retirée, verrouille ta porte et adresse ta prière à ton Père qui est là dans le secret. Et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra ». (Mt 6, 6).

¹ Gilles DELEUZE, *Ibidem*, p. 203.

Source <https://www.revue-etudes.com/article/deus-ex-machina-dominique-collin-22589>



En chinois, "crise" se dit : Wei Ji

危

Wei : danger

機

Ji : opportunité

Myriam Tonus

L'Evangile dans la chair



Préface de Magr Albert Rouet

L'Esprit

Un jour, en réunion de fraternité, j'ai dit que la Parole faisait partie de mon ADN. Je présume que c'est cette affirmation qui m'a valu d'être choisi pour vous parler du dernier livre de Myriam Tonus : L'Evangile dans la chair. Je voudrais en « brosser le tableau » avec mes mots, sans doute imparfaits, et en espérant être proche du propos de son auteure.

Constat initial : le christianisme est en crise. L'inconfort que produit cette crise engendre deux attitudes en apparence opposées : rejet de la tradition, jugée dépassée, ou volonté de revenir aux bonnes vieilles assurances. Il s'agit là, en réalité, d'une même forme de dépendance par rapport à des structures. Pour sortir de l'impasse et ouvrir une brèche, Myriam Tonus identifie d'abord plusieurs causes, non exclusives, à la désaffection contemporaine. L'une des plus évidentes repose sur ce paradoxe : une religion qui croit en un Dieu incarné a porté l'essentiel de son intérêt sur l'âme et rejeté le corps, source de « faute ». Dualisme difficilement tenable dans une société qui (comme la Bible !) prône l'unification : « bien dans son corps, bien dans sa tête ». Par ailleurs, alors même qu'au cœur de la foi se dit une Parole de vie, cette Parole a été lentement remplacée par un discours, figé en dogmes et doctrines, un **contenu** auquel il faut adhérer, où le doute n'a pas sa place. Or, mots et parole ne sont pas superposables. Les mots sont des informations, la parole s'adresse à un être, qu'elle rejoint et touche, d'une façon ou d'une autre. La Foi, c'est faire confiance, croire non pas en un contenu bien établi mais en cette bonne nouvelle, « annonce qui fait du bien », Parole qui libère, guérit et fait grandir.

Troisième malheur du christianisme : le mouvement d'accueil de l'amour de Dieu pour l'humanité, don premier jamais repris, pure "grâce" à recevoir dans la jubilation, s'est au fil du temps inversé, imposant des devoirs envers Dieu afin de mériter cet amour. La moralisation de la vie de foi a relégué au second plan l'*Agapè* et cette affirmation centrale : « *Ce n'est pas*

nous qui avons aimé Dieu, mais Lui qui nous a aimés » (1Jn 4, 10). Lorsque la morale prévaut sur l'*agapè*, la bonne nouvelle est discréditée. Enfin, à force de fournir un contenu prémâché aux ouailles, celles-ci se sont installées dans une forme de paresse. Il est grand temps, si l'on veut avancer, de laisser de côté « le repas tout préparé », connu d'avance, pour retrouver le plaisir des recherches en cuisine. L'étude, l'un des piliers de la vie dominicaine, trouve ici toute sa pertinence.

Y a-t-il un avenir pour le christianisme ? Selon la conviction de Maurice Bellet, partagée par Myriam Tonus, nous sommes à la fin d'un système religieux englobant qui déterminait tous les aspects de notre vie. Quelque chose meurt mais autre chose s'annonce et l'on ne sait ce qu'il sera. Plutôt que de s'en effrayer ou de ramener des formes du passé, on peut joyeusement se remettre en route pour retourner aux sources des Écritures et redonner de la saveur à notre Foi.

Vivre, pour de vrai

C'est ce que fait Myriam Tonus dans la seconde partie de son livre, en revisitant un certain nombre de thèmes et de termes portés par la grande tradition chrétienne. Thèmes et termes que certains croyants ne peuvent littéralement plus entendre, tant la signification s'est affadie, pervertie, asséchée. J'en propose ici quelques-uns qui m'ont particulièrement rejoint.

Tout d'abord, l'importance de l'*écoute*. On ne lit pas une parole, on l'écoute. Si la Parole de Dieu est « parlante », alors il faut se mettre en disposition d'entendre, entre des mots peut-être usés, ce qui demande à prendre chair en nos cœurs. Il se peut que parfois, l'on n'entende rien. Ce n'est pas grave : la source jamais ne s'épuise. Il nous faut aussi retrouver le sens du *registre symbolique*, celui dont la « vérité » ne se trouve pas dans la matérialité des faits, mais advient grâce à une reconnaissance mutuelle. Le christianisme a matérialisé des paroles et des gestes, dans l'eucharistie, notamment, qui les rendent incompréhensibles. De plus, si la bonne nouvelle est bien *pour* notre vie, c'est parce qu'elle va rejoindre chaque humain en ce qui est perdu en lui : tout ce qui le détruit, ses errances, ses enfermements, ses découragements – ce qu'on appelle le *salut* ou la *rédemption*.

En revisitant des thèmes tels que : le Royaume, la vie éternelle, le jugement dernier, le Souffle ou le baptême, Myriam Tonus indique un chemin de pensée et de foi qui se veut profondément fidèle à la tradition (encore un mot à revisiter !), mais qui sort résolument de l'enclos d'un christianisme institutionnalisé (comme tous les *-ismes*, il risque bien de se pervertir en système). Il s'agit d'habiter avec bonheur sa **christianité**, manière d'être et de vivre notre filiation divine. Plutôt que d'être obsédés par le problème de la *transmission de la foi* (qui ne se transmet pas...), il nous faut devenir nous aussi Parole incarnée, semeurs de vie.

Volontairement, Myriam Tonus n'aborde pas dans son ouvrage les problèmes liés à l'Eglise institutionnelle. Albert ROUET, archevêque émérite de Poitiers qui a balayé bien des conventions lorsqu'il était en fonction, aborde dans sa préface la dimension communautaire de la foi et partage avec l'auteure la conviction que « tout est à repenser », comme disait Paul VI après le Concile.

Que dire de plus, si ce n'est combien ce livre m'a parlé, à mon cœur et à ma tête. Comment j'ai pris plaisir à voir, au fil des pages, apparaître sous des mots enfin compréhensibles (pour moi) des intuitions que je partage largement. Les mots sont choisis et précis. La construction est solide et la lecture, facile et agréable. Un livre à offrir à une personne que vous avez envie de voir grandir, avancer sur son chemin !

Et finalement une évidence pour moi : l'Évangile est bien plus dans la chair que dans la chaire !

Fabien VAN VLODORP o.p.

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK
Avenue Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES
Tél.: 0497 40 73 82
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Etranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Dominique DE RYCK - Alain LETIER -
Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
1040 Bruxelles 4
P 302451



Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES

Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :
Avril - Mai - Juin 2020